

qu'elle essaie d'entamer et qu'elle poursuit avec toute la duplicité que lui suggère sa *kultur* spéciale, inspiratrice de tous ses actes.

Chacun de ses efforts est marqué au coin d'une préoccupation différente en apparence mais unique en ce qui concerne le résultat attendu et espéré. Quand le triomphe militaire paraît être douteux, elle essaie de persuader aux peuples sur lesquelles elle exerce son action qu'elle ne veut ni "annexions ni indemnités". Cela veut dire, dans sa manière d'interpréter les traités et de les déchirer quand il y a lieu, que l'Alsace-Lorraine restera pays d'Empire, qu'on continuera de protéger la Pologne et que la Serbie et la Belgique ne peuvent espérer aucune restauration ni reconstruction.

Mais si cela convient, tout en faisant mine de discuter les principes énoncés par le Président Wilson comme base nécessaire de toute paix possible, le chancelier les appliquant à sa façon, essaie de les faire servir aux desseins ultimes de la caste dominante. Par ses journaux de toute nuance et pour la consommation intérieure, il crie sa détermination de ne rien céder des droits que ses armes lui ont gagnés. Mais à l'extérieur, à Stockholm, à Brest-Livstock, chez les socialistes d'Angleterre et de France, l'Allemagne pousse à la limite extrême, la sinuosité de ses promesses mensongères. D'ailleurs, la guerre qu'elle conduit n'est après tout, que pour la défense de son territoire injustement attaqué. C'est toujours la fable du Loup et de l'Agneau :

*"Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage,
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras chatié de ta témérité"*

De cette façon elle a conclu avec la Russie une paix dont elle resserre les liens en faisant main basse sur tout ce qui tente sa cupidité et qui, pour l'instant, lui assure le contrôle des matières premières dont elle a un si pressant besoin. Elle force la Roumanie à un traité humiliant qui en fait sa vassale, et la dépouille d'une partie de son territoire. Les Bulgares lui prennent la Dobroudja et la mer; les Magyars le Danube et les Carpathes, les Allemands le pétrole, les céréales et l'indépendance économique politique de ce qui reste de territoire roumain.

Malgré une situation intérieure des plus dangereuses pour son existence nationale, elle force l'Autriche à entreprendre contre l'Italie, une offensive qu'elle espère victorieuse mais qui se termine en une sanglante défaite sur la Piave. Au lieu de descendre en triomphateurs dans la plaine de Venise et de faire payer tribut aux villes florissantes échelonnées entre la Piave et l'Adige: Trévise, Venise, Padoue, Vicence et Vérone, les bataillons autrichiens ont du reculer, repasser la Piave et souffrir des pertes considérables, tant en hommes qu'en matériel de guerre.

Mais pour toujours continuer à donner le change, le chancelier Von Hertling et le ministre des affaires

étrangères Von Kuehmann, comme deux bons augures apparaissent chacun leur tour devant le Reichstag et se contredisant en apparence mais étant d'accord en réalité, annoncent, le dernier qu'il est douteux que la paix soit le résultat d'une victoire décisive; tandis que l'autre, niant les avancées de son collègue assure qu'il a été mal compris et que le triomphe final ne fait aucun doute.

Et pendant cette guerre de paroles et de menées tortueuses les armées en présence sur le front ouest se préparent à une nouvelle offensive. Sur quel point de la ligne de bataille se produira-t-elle, c'est encore le secret de Ludendorff, secret bien scrupuleusement gardé? Les critiques militaires n'en sont qu'aux prévisions. Dans l'ensemble, cependant, on paraît s'ac-



L'Empereur d'Autriche se défend d'avoir écrit des propos de paix.
(Caricature de Kirby.)

corder à diviser le front actuel en trois sections sur lesquelles on croit que l'effort prochain pourra se porter, entre la mer du Nord et Reims. Le premier secteur s'étend du détroit à Arras, et couvre les ports de la Manche, Dunkerke, Calais et Boulogne; par lesquels s'approvisionnent les armées britanniques.

Le second couvre Amiens depuis Arras jusqu'à Montdidier, c'est le point de soudure des armées de France et de la Grande Bretagne; enfin le troisième s'étendant de Montdidier par Soissons jusqu'à Château-Thierry et Reims protège la route vers Paris. Les français sont au sud encadrant une partie du contingent américain évalué à 250,000 hommes et échelonné de Château-Thierry à Villers-Cotterêts, sur l'Oise entre cette rivière et la Marne en arrière de Soissons. Les armées anglaises sont au nord.